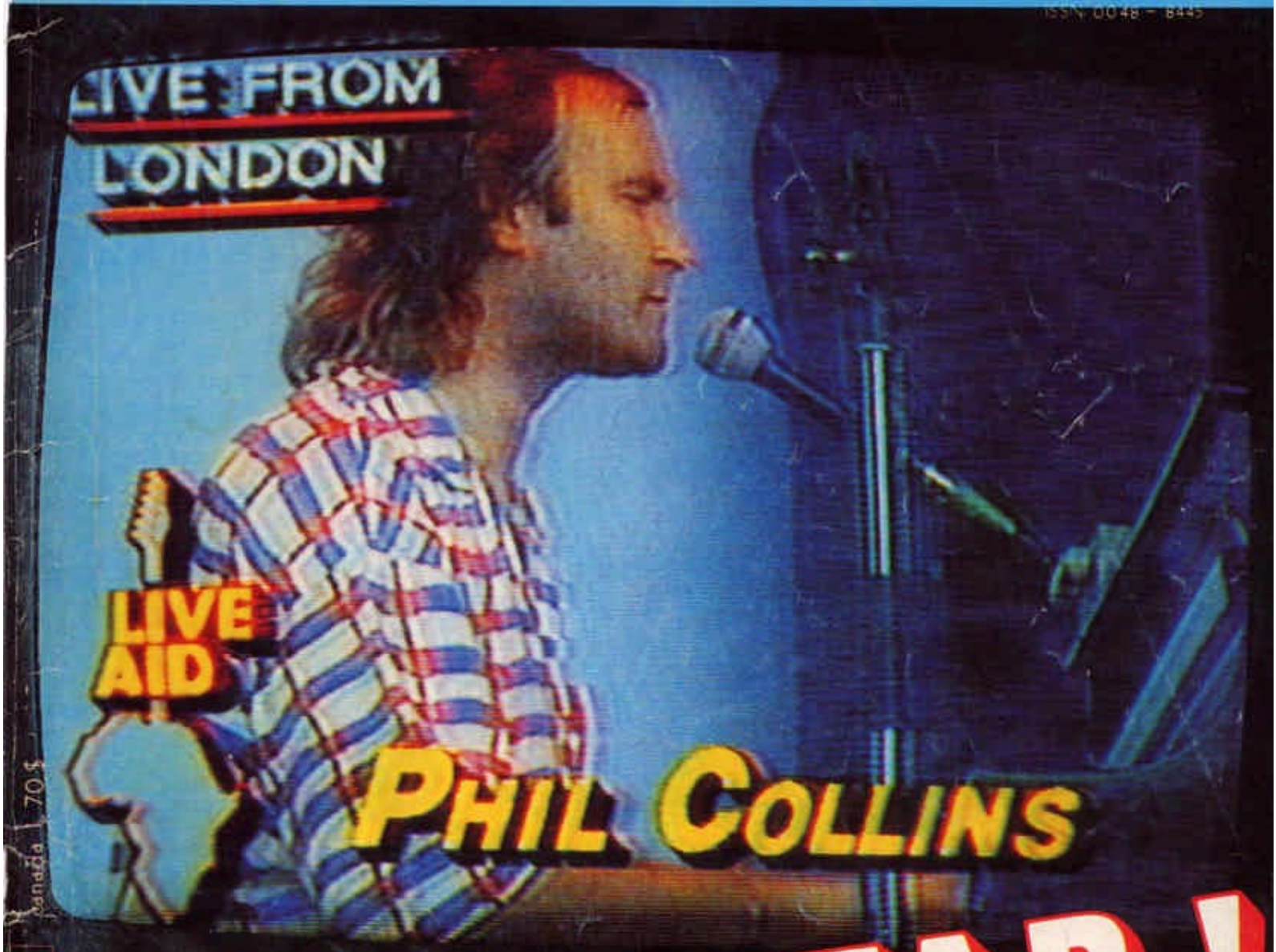
N°223 octobre 85 12 F mensuel

rock & folk

ISSN 0048 - 8445



SUPERSTAR !

M 2531 - 223 - 12 F Canada 7,0 $

rock & folk

articles

54

Comment s'appelle la mince frontière qui sépare l'archi-nul du sublime ? C'est le « trash », en français ordure, sorte de collector's en solde... (Lena Kaminsky)

58

Que seront les standards de demain ? « Yesterday » aura-t-il un challenger dans les tubes des années quatre-vingts ? Chantera-t-on encore Cyndi Lauper en 2027 ? Les cinq dernières années en tubes. (Philippe Leblond)

70

Caché derrière ses caisses dans Genesis, Phil Collins, au fil des ans, avait fini par éclipser Peter Gabriel sur le devant de la scène. En 1985, il est l'un des producteurs les plus en vue, et un artiste solo comblé et adulé. (François Gorin)

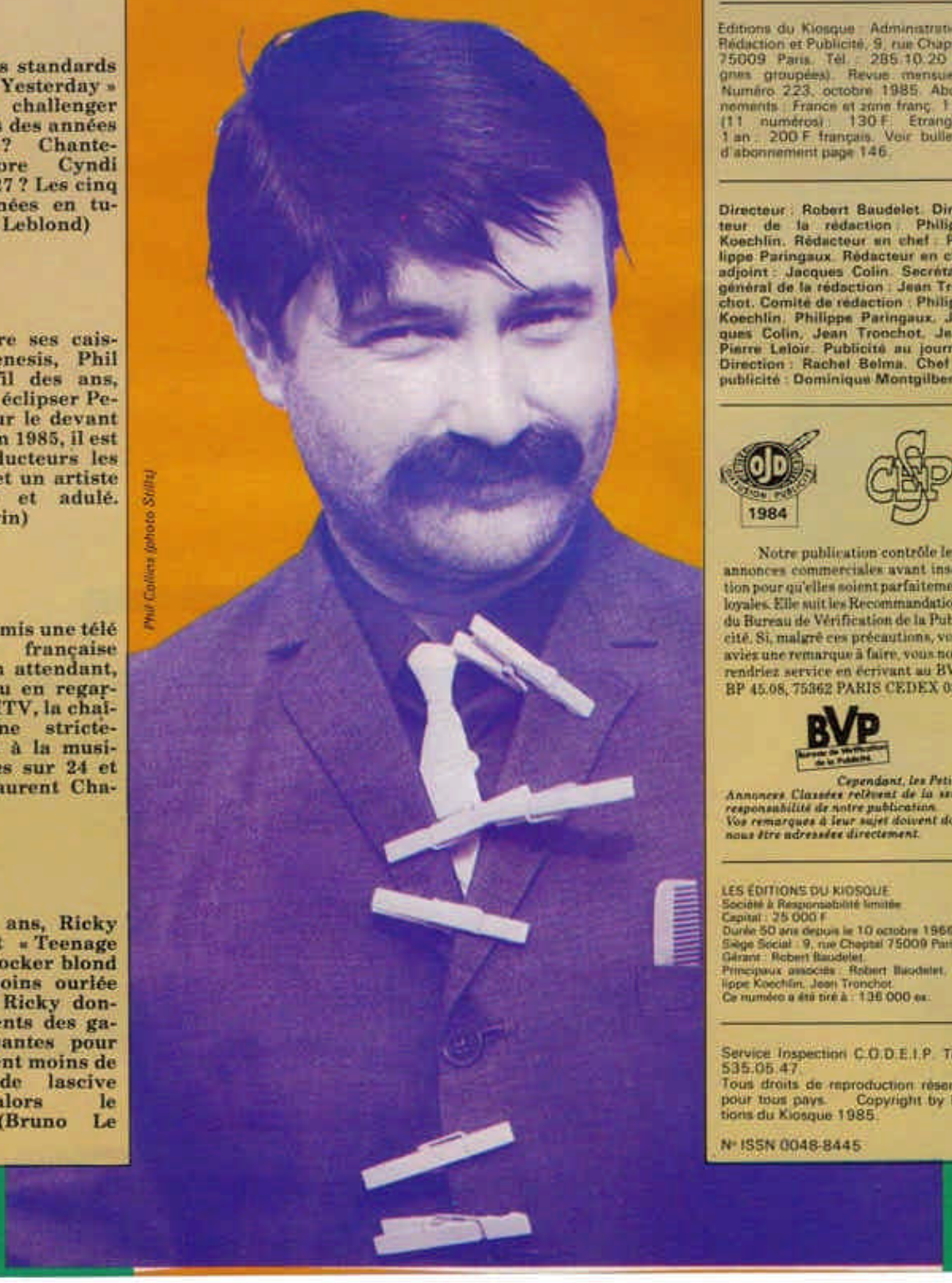
82

On nous a promis une télé « musicale » française pour 1986. En attendant, rêvons un peu en regardant de loin MTV, la chaîne américaine strictement dévolue à la musique, 24 heures sur 24 et en stéréo. (Laurent Chalumeau)

91

Il y a vingt ans, Ricky Nelson créait « Teenage Idol ». Beau rocker blond à la lèvre moins ourlée que le King, Ricky donnait aux parents des garanties suffisantes pour qu'ils se méfient moins de cette habitude lascive qu'était alors le rock'n'roll. (Bruno Le Trividic)

Couverture :
Phil Collins (photo Stills)



Phil Collins (photo Stills)

rubriques

Boogie (48) ; Concerts (121) ; Courrier (8) ; Disques (99) ; Erudit Rock (17) ; Flashes (21) ; Fous du Folk (19) ; 45 (124) ; Rock Biz (13) ; Série D (128) ; Technorock (133) ; Télégrammes (52) ; Vidéo (14) ; Yesterday (Bob Dylan) (96).

Editions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 9, rue Chaptal, 75009 Paris. Tél. : 285.10.20 (lignes groupées). Revue mensuelle. Numéro 223, octobre 1985. Abonnements : France et zone franç. 1 an (11 numéros) : 130 F. Etranger, 1 an : 200 F français. Voir bulletin d'abonnement page 146.

Directeur : Robert Baudelet. Directeur de la rédaction : Philippe Koechlin. Rédacteur en chef : Philippe Paringaux. Rédacteur en chef adjoint : Jacques Colin. Secrétaire général de la rédaction : Jean Tronchot. Comité de rédaction : Philippe Koechlin, Philippe Paringaux, Jacques Colin, Jean Troochot, Jean-Pierre Leloir. Publicité au journal. Direction : Rachel Belma. Chef de publicité : Dominique Montgilbert.

Notre publication contrôle les annonces commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les Recommandations du Bureau de Vérification de la Publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant au BVP, BP 45.08, 75362 PARIS CEDEX 08.

Cependant, les Petites Annonces Classées relèvent de la seule responsabilité de notre publication. Vos remarques à leur sujet doivent donc nous être adressées directement.

LES ÉDITIONS DU KIOSQUE
Société à Responsabilité limitée
Capital : 25 000 F
Durée 50 ans depuis le 10 octobre 1966
Siège Social : 9, rue Chaptal 75009 Paris
Gérant : Robert Baudelet
Principaux associés : Robert Baudelet, Philippe Koechlin, Jean Tronchot
Ce numéro a été tiré à : 136 000 ex.

Service Inspection C.O.D.E.I.P. Tél. 535.05.47.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Editions du Kiosque 1985.

N° ISSN 0048-8445

PHIL ELECTRIQUE

(photo Sipa Press)

Avec Phil Collins, le vieux cliché du rock selon lequel les batteurs ne sont que de braves garçons pas bien futés en prend un coup. Voilà un petit bonhomme au look anodin qui passe toutes les années 70 dissimulé derrière sa barbe et ses cymbales et qui, tout à coup, se métamorphose en superstar planétaire, inépuisable machine à succès et producteur courtisé parmi les plus grands. Un vrai conte de fée, la citrouille-batterie transformée en carrosse-Concorde...

(Elia)

Phil Collins, c'est celui du milieu, au fond.
Petit, pas très assuré, un peu contorsionné, et qui porte le sac du pique-nique. Il a les mains fourrées dans les poches, exactement comme quand, sur scène, il descendait de son estrade de batteur pour venir pousser sa chansonnette. « More Fool Me », une complainte voilée, « More Fool Me » figure sur « Selling England By The Pound », le cinquième album de Genesis. Cette photo, c'est un peu après, 1974, avant que l'Autre ne s'en aille.

L'Autre, c'est celui qui croise les mains dignement — on croirait qu'il est à l'église — avec la fleur au revers du manteau et ce quelque chose d'« étrange » qui le détache des autres. La silhouette de Peter Gabriel, le relief du sol aidant, semble singulièrement dominer celle de son successeur non encore désigné. Gabriel pesait sur Genesis — et sur Collins —, le groupe lui pesait : son départ, dans le fracas iconoclaste de « The lamb Lies Down On Broadway », fut une double délivrance.

(Elia)

Phil Collins ne fut pas le tout premier batteur de Genesis. Mais le quatrième, débarquant pour enregistrer « Nursery Cryme » (71), en même temps que le guitariste Steve Hackett. L'histoire n'a rien retenu des trois précédents : Phil Collins fut LE batteur de Genesis. Imposant un style : senti, épais mais sans lourdeur, oscillant entre une version raffinée de John Bonham (de Led Zeppelin, qu'il admirait), et la rigueur de ses collègues plus marqués par le jazz-rock, comme Bill Bruford (King Crimson et Yes) ou Guy Evans (Van der Graaf Generator). Amoureux de ses tambours, il est l'un des rares à accorder ses peaux. Reconnu par ses pairs et dévoré par la frénésie de jouer, il ne put bien longtemps se contenter du seul Genesis et se mit à louer ses services à droite et à gauche : Brand X, Eno, John Cale, Elliott Murphy, Greenslade, Camel, et plus tard Peter Gabriel, Robert Fripp, Rupert Hine, Robert Plant... Un forçat mais sans forcer, il aime ça.

(Plummer)

(Ellis)

(Ellis)

Eh bien, ça y est, ils ne sont plus que quatre. Et ils s'en sortent comme des grands, surtout le petit. Ses trois compères en sont ravis.
Pour affronter le micro et les foules, il se laisse pousser la barbe, se composant une nouvelle figure de barde grand-breton.
Les mains toujours fourrées dans les poches, d'ailleurs pas tellement pleines malgré le succès grandissant du groupe, il a nettement gagné en assurance. Son père, précisément, travaillait dans les assurances. Sa mère était monitrice de théâtre pour les enfants-acteurs à la télévision. Cela valut à Phil ses débuts dans le show-biz : une série télévisée, alors qu'il avait dix ans. Il a toujours aimé faire le pitre.
A présent, on lui donne une scène à lui tout seul, et derrière, des musiciens parmi les plus adulés de la planète planante. En 1976, Genesis commence à tâter du disque de platine, et son nouveau chanteur apprend à serrer les mains des représentants de la maison de disques.

(Ellis)

Quand il parlera, un peu plus d'un an après, du départ de Peter Gabriel, Phil Collins dira « *J'étais très optimiste et très heureux du véritable défi que cela représentait.* » Il prend son nouveau job à bras-le-corps. Sur disque, sa voix, au timbre cassé un peu équivalent, a quelque peine à se démarquer de celle de l'autre. Dans un premier temps (« A Trick Of The Tail », « Wind And Wuthering »). Et cela ménage ainsi la transition. Sur scène, son maître-mot est « contact ». « *Le nouveau Genesis est beaucoup plus accessible,* dit-il. *Je suis un clown, quelqu'un de proche. Peter forçait l'admiration, la révérence.* » Exit les jeux de masques et les mimes outrés. Collins n'est pas un ensorceleur magnétique, plutôt un conteur des faubourgs à barbe de prophète cool, en jeans et liquette. Ça met tout le monde à l'aise.

double page centrale :
Phil Collins et Sting (photo Stills)

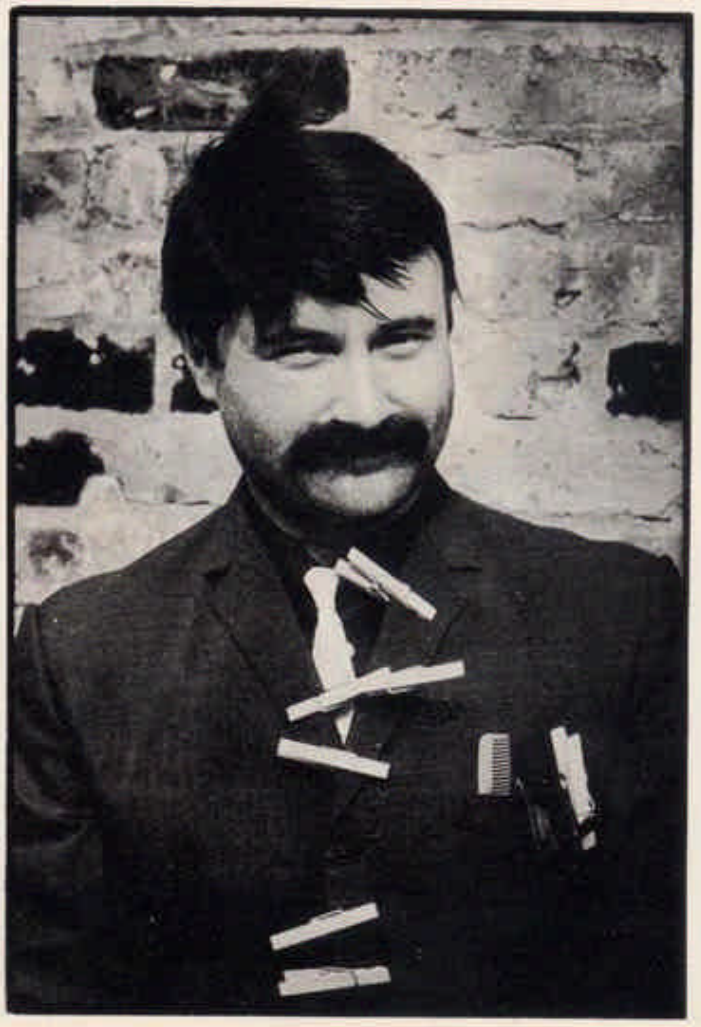
(Photonor)

(Kimon)

Il y a les albums : « And Then There Were Three », « Duke », « Abacab » (plus le « Three Sides Live », pour trois quarts en public).
Il y a les tournées : l'Europe toujours (terre d'élection), l'Amérique (qui a craqué), le reste, parfois.
Les unes comme les autres de plus en plus espacés.
Au milieu de tout ça, il y a le trio, apparemment stabilisé, heureux.
1983 est l'année de « Mama ». C'est aussi l'année du vidéo-clip triomphant. Pas en reste de ses jeunes rivaux, Genesis sacrifie à cette amusante coutume promotionnelle en tournant un petit film « torride » (à cause de la chaleur moite) sur la chanson-titre ; où l'on peut voir ces messieurs singulièrement travestis (costards stricts, lunettes noires). Ainsi sapé, moustachu et piquant, Phil Collins a tout l'air d'un souteneur mexicain qui serait aussi représentant en pinces à linge. Mais mine de rien, à ce moment-là, la foule en pince déjà pour le Phil, qui lave son linge sale hors-famille et a déjà commis deux albums en solo.

(Elle)

Cette fois, ils ne sont plus que trois. La Genèse au fur et à mesure se ratiboise. Steve Hackett avait fini par s'ennuyer. Phil Collins, lui, se rase, et pose maintenant tout fièrot entre les deux placides acolytes ; presque une figure centrale.
Ces trois pères de famille très anglais moyens affichent des goûts simples : ils aiment à taquiner le cuir sur du gazon bien peigné et savent rester actifs après une bonne bière pour peaufiner pendant des mois et des mois une musique assez compliquée.
Afin de restituer tout ça à la scène, ils ont d'ailleurs engagé, après un bref passage de Bill Bruford, deux musiciens transfuges du jazz-rock : Daryl Stuermer à la guitare et Chester Thompson à la batterie, qui pallie l'absence de Phil ou duettise avec lui. Mais ces gens-là ne sont pas sur les photos.



(Kimon)

(Bailey)

Depuis le plus jeune âge, Phil Collins se saoulait de musique, et parfois même broyait du noir. De là à se mettre un jour à brailler de la soul, il n'y avait qu'un pas ou deux ; et seul le premier coûte. Brailler d'ailleurs n'est pas le mot : outre sa reprise très connue de « You Can't Hurry Love », le classique Motown popularisé par les Suprêmes, son goût de la chose autorise Phil à retordre aussi sur scène des chansons des Impressions. Le tout flanqué des cuivres de Earth, Wind and Fire et d'un son bien rond.

La dégaine de soul brother, par contre, c'est seulement pour photos et vidéos. Là, les lunettes noires empêchent de dire si le fond de son regard est malicieux. Ou bien alors elle sont là comme nouvel accessoire du producteur, un boulot qu'il prend de plus en plus à cœur (Frida, John Martyn, Eric Clapton), et qui le laisse cette fois en retrait.

Y aurait-il deux Phil Collins (celui de devant, celui de derrière) ? Y a-t-il un mystère Phil Collins ? Interrogé en 1977 sur ce qu'il souhaiterait faire d'ici quinze ans (donc en 1992, ça approche), il répondait : « *J'habiterai à Los Angeles et je gagnerai beaucoup d'argent à faire du studio.* » Boutade ou non, c'est une ambition qu'il a dû remettre au goût du jour.

« Face Value », début 81. Un album solo, pour « se prouver » sans doute, et puis un peu pour faire la pige à Gabriel. C'est un coup franc : me v'là, Phil Collins, tout seul, à juger « *sur sa bonne mine* » (« at face value »). Résultat : ce coup est d'éclat, cette mine est un filon. Bientôt, sans tambours ni trompette (ou avec), ce stakhanoviste-né n'aura plus le temps de souffler.

Le voici à découvert. A présent glabre, dépouillé, sans accessoires. Juste le temps de montrer comment on mène son petit monde à la baguette, et puis on quitte le tabouret du batteur, pour n'y revenir que dans les « grandes » occasions (comme l'entrée tonitruante désormais célèbre de « In The Air Tonight », cent fois copiée ; ces choses qui font sa marque de fabrique). On laisse le fidèle Chester Thompson faire tourner la baraque et on va produire son petit cirque, fait de chansonnettes sérieuses et d'intermèdes pour rire. Dans ces petits sketches, on retrouve le Phil Collins titi londonien, amuseur à bon marché pour tous les Andy Capp du pub au coin de la rue.

Pour le reste, c'est-à-dire le principal, on peut voir évoluer un honnête homme devenu pop-star « contre toute attente », « against all odds », comme le film qui le propulsa dans les hit-parades à l'été 84 : « No Jacket Required » (« costard facultatif »). Simple et conforme à sa ligne : grosses batterie ici, petite ballade intime là, et chansons rythmées « au milieu ». Numéro un partout.

Ah ! la douceur du foyer. Phil Collins, cogneur et crooner au repos, parfois (tout de même) lassé de battre la campagne, se gardant bien d'en faire autant avec sa compagne, nous fait ici la démonstration du confort des chemises à carreaux. Mais au fond de son regard malicieux, on devine déjà les germes de nouveaux projets.

(Bailey)